

Culture



Richard Munch & Neil J. Smelser (eds.), *Theory of Culture* (Berkeley: University of California Press, 1992) 410 pages

John D. Jackson

Volume 14, Number 1, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083286ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083286ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

D. Jackson, J. (1994). Review of [Richard Munch & Neil J. Smelser (eds.), *Theory of Culture* (Berkeley: University of California Press, 1992) 410 pages]. *Culture*, 14(1), 107–109. <https://doi.org/10.7202/1083286ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Sugar is an old crop in India: there is reference to *sarkara* in Sanskrit in 1000 BC, and this is believed to be the source of the word *shekar* in Arabic from whence the word came to European languages.

He describes large efficient cooperatives with half-a-million voting farmer-members, competing effectively with large factories managed by single-firm capitalists. Over generations these medium and small-sized farmers pursued a strategy of adopting sugar instead of other crops, trying new varieties, expanding irrigation, seeking new land on which to plant, managing more sugar mills, mobilizing new capital, and re-investing profits. He shows how new entrepreneurs appeared among old elites, how they struck complex family, caste, and regional alliances, how they responded to the intrusions of capital from Bombay and saved and mobilized their own.

Trained as an anthropologist, Attwood went first to Maharashtra in 1969. He reports that it was some time before he realized what an unusual place he was in, and how it contradicted many assumptions which were (and are) current. For twenty years he struggled with land transaction records, reconstructed climate and drought cycles, tracked caste and kinship networks, mined archives for colonial practices, interviewed elderly cooperative agents and bankers, traced cycles of migratory labour. The heart of Attwood's approach is a longitudinal study of the role of leadership and entrepreneurship within the cooperatives, to see cooperation as an arena in which competition occurs. Who were the enterprising people? what castes and communities did they come from? where did they rent/buy their land? when in their family cycles did they take their biggest risks? what was the surrounding economy like at that time?

Attwood builds on a vast and rich harvest of studies of agriculture in India, including the classical work of Scarlet Epstein on irrigated and unirrigated sugar cultivation in Mysore (*Economic Development and Social Change in South India*, Oxford University Press, 1962).

To use Attwood's words,

... the sugar industry of western India was not a creation of external forces impinging on helpless villagers. Neither was it a product of purely endogenous forces. It was the outcome of a complex interaction between East and West, internal and external forces; and the former have shown themselves to be vigorous and

creative. . . . My argument, which is likely to be unpopular, is that the rise of the commercial peasantry has been a progressive force in Maharashtra. By "progressive" I simply mean that the majority of rural people (including small farmers and landless laborers) are probably better off than they would have been otherwise (p.291-292, 298).

What makes his book important reading is that he has done a careful study of specific cooperatives in a specific place; but to conclude, he goes on to compare the Maharashtra situation with those in Uttar Pradesh and West Bengal. He finds there is a "revolution from the middle" which is going to make India a giant force, and cooperative organization among commercially-oriented peasants will be an essential ingredient — more than political party programs — in that revolution. So this work should have a wide readership beyond those interested in India.

Richard Munch & Neil J. Smelser (eds.), *Theory of Culture* (Berkeley: University of California Press, 1992) 410 pages.

John D. Jackson

Université Concordia, Montréal

Theory of Culture regroupe des documents de travail préparés en vue d'une conférence sur la théorie de la culture qui s'est tenue du 23 au 25 juillet 1988, à Brême, en Allemagne. Jeffrey Alexander, Bernard Giesen, feu Hans Haferkamp, Richard Munch et Neil Smelser ont été les principaux organisateurs de cette troisième conférence sur les questions théoriques de la sociologie, qui a été convoquée par un groupe de spécialistes allemands et américains des sciences sociales. Par conséquent, le document donne au lecteur un aperçu des questions qui captent actuellement l'attention d'une partie importante de la sociologie allemande et américaine. Ici, les articles, de portée essentiellement théorique, traitent de la sociologie de la culture.

Nous espérons que ce document contribuera à redonner un nouvel essor à la sociologie de la culture en tant que domaine légitime de recherche et d'enseignement dans cette discipline (comme c'est le cas en communication, en anthropologie et dans de nombreux programmes interdisciplinaires). Elle jouit d'une solide tradition, ancrée comme elle l'est dans

le travail de Tonnies, Weber, Simmel, Durkheim, Sorokin, Parsons, Znaniecki et d'autres. Bien qu'elle ait été éclipsée par la popularité de l'empirisme d'une part, et du marxisme populaire d'autre part, la tradition ne s'est jamais complètement perdue. On pouvait la retrouver profondément enfouie dans la « sociologie critique » des années soixante et du début des années soixante-dix ou dans les « études culturelles » des dix à quinze dernières années. Les éditeurs reconnaissent qu'ils ont été motivés par « l'émergence...de l'analyse culturelle, particulièrement le déconstructionnisme et la sémiotique, qui a fait son apparition dans de nombreuses disciplines des sciences sociales et humaines ». Dans cette optique, ils saluent également les travaux de Clifford Geertz, Raymond Williams et Pierre Bourdieu. Je recommande cet ouvrage à toute personne qui souhaite se refamiliariser avec la sociologie de la culture ou qui s'intéresse à l'apport récent de nos collègues allemands et américains.

Le document regroupe treize articles, dont six sont résolument théoriques. Les sept autres proposent des programmes de recherche ou en font le compte rendu. Au risque de ne pas rendre justice à chaque auteur, les treize articles peuvent se résumer à trois ou quatre grands thèmes que le lecteur reconnaîtra comme étant du domaine de la théorie sociale. Mais avant d'aller plus loin, je dois souligner qu'en plus de leur valeur intrinsèque d'exposé théorique, les articles de Neil Smelser (*Culture: Coherent or Incoherent*), de S.N. Eisenstadt (*The Order-maintaining and Order-transforming Dimensions of Culture*) et d'Eugene Halton (*The Cultic Roots of Culture*) proposent au lecteur des compte rendus choisis, quoique complets de la littérature. Ne serait-ce que pour ces trois articles, le livre mérite attention.

Comme on peut s'y attendre, le problème de la définition de la culture est secondaire dans les articles. Le fait de concevoir la « culture » et la « structure sociale » comme des constructions analytiques « portant sur différents aspects, ou différentes dimensions, de l'action humaine...autrement dit, comme des constituants réciproques et des éléments des modèles d'interaction sociale (Eisenstadt, p. 65) » change agréablement de l'orientation méthodologique qui considère la culture comme « un attribut empirique qu'il faut comprendre », un point important soulevé par Smelser (p. 23). Cela ne signifie évidemment pas, comme le souligne ce dernier, qu'il faut concevoir la culture de façon « arbitraire ou sans lien avec l'observation empirique » (p. 24). Bien que Smelser et Eisenstadt insistent sur les thèmes d'unité

culturelle, ou ordre culturel, Halton en soulève un troisième. Il nous demande dans *Cultic Roots of Culture* de nous détourner de la théorie « objectiviste » de la culture et d'ouvrir notre esprit à la « dimension sociale profonde de la culture, aux significations subjectives, aux qualités esthétiques des oeuvres d'art ou des expériences communes, à la « spontanéité » des nouvelles manières d'éprouver et d'agir » (p. 30). Il rappelle aux lecteurs la théorie sur l'« imaginaire radical » (la capacité de penser ou de faire une chose totalement nouvelle) lancée par Cornelius Castoriadis dans *L'institution imaginaire de la société* (1987), ingrédient essentiel de tout modèle d'étude des phénomènes culturels.

Il s'agit du thème de la structure et de la capacité d'agir, thème que Mike Featherstone, Jeffrey Alexander et Guy Swanson reprennent d'une façon ou d'une autre dans leurs articles. L'article de Swanson présente un programme de recherche portant principalement sur les façons dont les intentions communes (la « conscience collective » de Durkheim et l'« *informing spirit* » de Williams) influencent l'interprétation. L'analyse de Featherstone sur la production et la consommation culturelles traite des diffuseurs de la culture et de l'antagonisme entre la monopolisation et la démonopolisation des pratiques culturelles. Alexander fournit au lecteur une bonne critique du déterminisme technologique, qui a pour but de discréditer l'idéologie rationaliste. Prêchant pour une sociologie sensible à la dimension culturelle, Alexander commence sa critique en prétendant que « parce que l'action et ses contextes sont imprégnés de façon indélébile par le non-rationnel, il ne peut exister un monde techniquement parfaitement rationnel » (p 293).

Le thème de la structure et de la capacité d'agir chevauche certainement celui de l'unité culturelle, ou ordre culturel. La seule différence repose sur l'importance qui est accordée à l'un ou l'autre dans chacun des articles. Pour ce qui est de l'ordre culturel, Eisenstadt pose la question classique sur l'opposition entre les fonctions de la culture qui renforcent le statu quo et celles qui provoquent le changement (je préfère parler ici de « qualités » plutôt que de « fonctions »). Pour répondre à cette question, il attire l'attention sur la « spontanéité contrôlée par la société et la culture » (qui n'est pas aussi limitative qu'elle peut le sembler à prime abord). Il fait allusion à l'incertitude et à l'ambivalence nées de la prise de conscience du caractère arbitraire des structures. Cette notion, combinée à la capacité qu'ont les hommes d'imaginer les possibilités au-delà du donné,

engendre diverses visions du monde. Alors qu'Eisenstadt cherche à sortir de l'emprise de l'intégration et de l'unité culturelles, Smelser tente dans son article de définir cette « emprise ». Il pose la question de l'unité en deux temps : comment les cultures sont-elles unifiées et jusqu'à quel point les membres d'une société partagent-ils les valeurs et les autres aspects de cette culture? Ce qui nous ramène aux questions sur la cohérence et le consensus — distinction importante pour l'analyse.

Le quatrième thème se retrouve partout : il regroupe une série de questions posées de façons différentes par les auteurs et portant sur les relations entre la culture et la structure sociale. À ce propos, trois articles de nature empirique valent d'être mentionnés : l'étude de Renate Mayntz sur le parlement fédéral allemand, et celles de Stephen Kalbergs et de Klaus Eder sur l'évolution de la place du travail en Allemagne, qui insistent sur l'importance qui est accordée actuellement à la suppression du lien entre le travail et le statut social. S'appuyant sur les travaux de Terry Eagleton, Fredric Jameson et Mikhail Bakhtin, l'article de Robert Wuthnow sur les révisions apportées à la sociologie marxiste de la culture nous fournit une étude et une proposition exceptionnellement utiles pour traiter de la relation entre la société et la culture.

À ce sujet, on note généralement une distinction entre **culture** et **structure sociale**, ou plus simplement entre **culture** et **société**. À l'instar de Margaret Archer (1988), on peut se demander si on obtiendrait un meilleur pouvoir d'analyse en différenciant les agents culturels et les **structures culturelles** des agents sociaux et des **structures sociales**? Cette distinction poussée pourrait aider à faire ressortir les relations très complexes et très fluides entre les systèmes de symboles, les significations, les valeurs, les idées, etc., les systèmes d'acteurs et d'interaction, et les pratiques quotidiennes des humains dans toute leur spontanéité. En outre, la question de l'unité culturelle (intégration) pourrait peut-être s'appliquer de façon plus concluante aux structures culturelles alors que les questions de consensus pourraient viser les pratiques quotidiennes.

Je n'ai pas mentionné chacun des treize articles, pas plus que je n'ai parlé d'un en particulier. Chacun d'eux est riche du point de vue théorique et vaut la peine d'être lu. Je recommande le livre à mes collègues sociologues qui se libèrent tout juste du carcan des théories marxistes, de l'économie politique et du positivisme. Le document sera utile aux anthropologues qui y trouveront un guide à la sociologie de la culture. Et pour conclure, il pourrait servir de manuel pédagogique.